

# Patois et latin : (suite et fin)

Autor(en): **Chessx, Albert**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **84 (1957)**

Heft 6

PDF erstellt am: **29.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-230415>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## Patois et latin

(suite et fin)

La conjugaison fournit d'autres preuves encore d'une parenté plus étroite entre le latin et le patois qu'entre le latin et le français.

A l'impératif, les verbes latins en *—are* se terminent par *—a* à la deuxième personne du singulier. Il en est exactement de même des verbes patois en *—â*, successeurs, en général, de ces verbes latins : *ama, ama* (aime) ; *canta, tsanta* (chante) ; *porta, porta* (porte) ; etc.

Pour le dire en passant, c'est cette terminaison *—a*, caractéristique, sauf quelques exceptions, de l'impératif patois, qui a permis aux linguistes d'affirmer que, dans les noms composés d'un verbe et d'un substantif, le verbe est à l'impératif et non à l'indicatif présent. Par exemple, le toponyme si fréquent « Chantemerle » ne signifie pas « lieu où chante le merle », mais « chante ! merle », car les dialectes disent « Tsantamerlo » et non pas « Tsantémerlo », ce qui serait le cas si nous avions affaire au présent de l'indicatif.

Dans le même ordre d'idées, je ne résiste pas au plaisir de citer encore le joli nom patois de l'alchimille des Alpes : *porta-rousâye*, « porte-rosée », ainsi nommée parce qu'elle garde des gouttes de rosée dans les plis de ses feuilles, ce qui faisait dire à Eugène Rambert :

... *la blonde alchimille*  
*Et sa feuille arrondie en coupe de satin,*  
*En coupe ciselée où se condense et brille*  
*La perle de rosée éclore du matin.*

A l'impératif encore, mais à la deuxième personne du pluriel, plusieurs verbes patois ressemblent étonnamment à la personne latine correspondante :

*amate, amâdè*, aimez) ; *cantate, tsantâdè* (chantez) ; *dormite, dremîdè* (dormez) ; *venite, venîdè* (venez) ; etc.

Mais ce n'est pas seulement dans le vocabulaire et la morphologie que les patois sont demeurés plus fidèles au latin que le français. On en trouve des preuves aussi dans la syntaxe.

En latin, le pronom personnel ne s'exprime généralement pas quand il est sujet, les terminaisons des différentes personnes suffisant à les caractériser. Il en reste quelque chose en patois à la première et à la troisième personne du singulier, ainsi qu'à la troisième personne du pluriel. En voici quelques exemples que je prends, pour changer, dans *Lè j'armalyi di Colombètè* du regretté Fernand Ruffieux : *Oudri bénito le tropi* (j'irai bénir tout le troupeau) ; *Vo j'in féjo la promécha* (je vous en fais la promesse) ; *Dévan chabala vou brelyi* (devant sa belle il veut briller) ; *Chè révirè in rijolin* (elle se retourne en souriant) ; *Iran arouvâ ou tzalè* (ils étaient arrivés au chalet) ; *Abâdon ti lou capètè* (ils soulèvent tous leurs capettes).

Le latin ne possédait pas de tournure analogue au français « on dit », « on fait », etc., *faciunt*, par exemple, signifiait à la fois « ils font » et « on fait ».

Tandis que le français a différencié nettement ces deux expressions, les patois sont restés plus proches du latin et ne font encore qu'un usage modéré du pronom « on ». Exemple : « Zouséphe l'è on mot que vâo à dere Joseph, à *cein que diant* » (Jules Cordey). Littéralement : « à ce qu'ils disent » ; en français : « à ce qu'on dit ».

*Albert Chessex.*